



# GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 103

MARDI, 12 Avril 1808.

## EXTÉRIEUR.

### ALLEMAGNE.

Vienne, le 28 mars.

D'APRÈS un relevé fait à la douane de Vienne, il s'est trouvé dans les magasins environ 8 mille quintaux de café et 15 mille quintaux de sucre. Il se fait maintenant, comme l'on sait, un grand commerce de ces denrées coloniales. La douane de Vienne est entièrement remplie de marchandises de toute espèce, et l'on sera bientôt obligé d'établir de nouveaux magasins.

— L'Empereur d'Autriche a enjoint à la direction de police et à la censure, de lui soumettre immédiatement tous les ouvrages, feuilles périodiques et autres qui contiendront des articles sur les rapports extérieurs et intérieurs de la monarchie autrichienne, et qui paraîtront, tant dans l'étranger que dans le pays.

— Le concert des amateurs qui a eu lieu, le 27, à Vienne, a été remarquable par l'espèce de solennité dont il a été l'occasion, d'une manière presque imprévue pour la majeure partie de l'auditoire. On y a exécuté l'oratorio de la *Création*, d'Haydn, sous la direction du maître de chapelle Salieri. Tout-à-coup Haydn a paru lui-même : il a été accueilli par un *vivat* unanime, et salué par une fanfare de trompettes et de timballes. L'attendrissement de l'illustre vieillard a été au comble, lorsque la baronne de Spielmann et M<sup>lle</sup> de Kurzbeck lui présenterent des vers allemands et italiens à sa gloire. Il se leva pour saluer l'assemblée ; on remarqua qu'il était suffoqué par ses larmes. Ses amis l'emmenèrent hors de la salle.

(Journal du Commerce.)

### ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 1<sup>er</sup> avril.

Un décret du 18 mars porte ce qui suit :

« Tout ancien soldat des ci-devant Etats composant le royaume de Westphalie, non marié, au-dessous de 35 ans, et dont la capitulation n'est pas encore expirée, qui appelé par le préfet de son département pour continuer son service militaire, ne répondra point à cet appel, sera regardé comme déserteur, arrêté et jugé comme tel, après le 12 du mois courant. »

(Journal du Commerce.)

### BAVIÈRE.

Augsbourg, le 25 avril.

On mande de Vienne que toute l'armée autrichienne, destinée à former un cordon le long des frontières de la Turquie, doit être réunie et rendue à sa destination le 20 d'avril.

— La Franconie n'est pas encore totalement délivrée des brigands qui l'ont désolée pendant l'hiver. On reçoit de nouveaux rapports sur divers désordres qui ont été commis ces jours passés. La bande dont il est question est divisée en plusieurs troupes subordonnées à un seul chef. L'une de ces troupes a commis ces jours passés plusieurs vols dans le pays d'Anspach, entre Windsheim et Neustadt, sur l'Aisch. Les autorités bavares dans le margraviat d'Anspach et celles de la principauté de Bayreuth ont aussitôt pris des mesures pour purger le pays de ces scélérats.

— Des lettres particulières, écrites par des maisons de Gènes, donnent sur le commerce de cette ville les détails suivants :

« Notre commerce souffre des mesures qu'on a été contraint d'adopter contre les tyrans des mers : ces mesures s'exécutent ici avec beaucoup de rigueur, et cependant nous nous trouvons aujourd'hui dans une position beaucoup plus avantageuse que pendant les dernières années. Non-seulement notre port n'est pas bloqué, mais nous n'apercevons plus de vaisseaux ennemis ; en conséquence, nos relations commerciales sont redevenues très-actives avec tous ceux des ports de la Méditerranée devant lesquels il ne se trouve

point de station anglaise, c'est-à-dire avec Livourne, Civita-Vecchia, Nice, Marseille, Barcelonne, Valence et autres ports français ou espagnols, ainsi qu'avec ceux de la Corse. Du reste, tous les navires qui arrivent ou qui partent sont soumis à une visite rigoureuse. Nos relations accoutumées avec le Levant et avec les ports de l'Atlantique, ont été interrompues ; mais on se flatte néanmoins que la communication avec les échelles du Levant sera rétablie sous peu par la supériorité qu'a notre marine dans la Méditerranée. (Publiciste.)

## INTÉRIEUR.

Dieppe, le 8 avril.

Neuf prisonniers français, qui étaient sur un ponton en rade de Portsmouth, ont trouvé le moyen de revenir en France d'une manière fort adroite et hardie.

Après être parvenus à ouvrir un sabord de leur prison flottante, ils se sont jetés à l'eau pour aller gagner à la nage la chaloupe d'une frégate qui était mouillée aussi sur la rade. Ils en coupent l'amarré et, avec cette embarcation, ils vont jusque dans le port de Portsmouth choisir un bâtiment qui pût leur servir à revenir, d'une manière plus sûre, dans leur patrie. Ils voient plusieurs navires chargés, mais ils donnent la préférence à un paquebot qui leur paraît léger et bon voilier. Ils montent de suite à bord, se rendent maîtres de trois matelots anglais qui s'y trouvaient et mettent à la voile pour la côte de France. Dans leur traversée un cutter anglais leur a donné la chasse ; mais la marche avantageuse du paquebot laisse nos marins sans inquiétude. Ils sont très-bien arrivés hier soir à Dieppe, sans frais de traversée et devenant propriétaires d'une très-belle embarcation doublée en cuivre, qui les dédommagera un peu de ce qu'ils ont eu à souffrir pendant leur emprisonnement. Ces marins appartiennent à différents ports. Les trois prisonniers ont été déposés dans la prison de cette ville.

Paris, le 11 avril.

### PRÉFECTURE DE POLICE.

DÉCRET IMPÉRIAL concernant les passeports.

Au palais de Saint-Cloud, le 18 septembre 1807.

NAPOLÉON, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, ET PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN,

Notre Conseil-d'Etat entendu,

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. Les passeports accordés pour voyager dans l'intérieur de l'Empire, ou pour en sortir, tant aux Français qu'aux étrangers, ne pourront être délivrés que sur un papier fabriqué spécialement à cet effet et sur un modèle uniforme.

2. La feuille disposée pour le passeport se composera de deux parties :

La première qui se détachera de la seconde par une coupure ondulée, sera remise au porteur, et constituera le passeport ;

La seconde partie, par forme de souche ou talon, sera la minute du passeport délivré, contiendra les mêmes désignations que le passeport, et restera entre les mains de l'autorité qui aura délivré le passeport.

3. Le ministre de la police générale de l'Empire est spécialement chargé de faire fabriquer et imprimer les exemplaires desdits passeports, et les distribuera à toutes les autorités compétentes qui s'en chargeront sur récépissés.

4. Il ne pourra être payé pour chaque passeport, pour tous frais, y compris ceux de fabrication et de timbre, que la somme de 2 fr.

5. Les visa, ordonnés par les lois et règlements sur les passeports accordés, seront donnés gratuitement, soit aux frontières, soit dans l'intérieur.

6. Au 31 décembre, tous ceux qui, étant en France, seront porteurs de passeports délivrés sous une formule autre que celle adoptée par le présent, seront tenus de se pourvoir de passeports délivrés dans la nouvelle forme.

7. Les contrevenans à ces dispositions seront soumis aux peines prononcées contre les individus qui voyagent sans passeport, par les lois des 28 mars 1792 et 10 vendémiaire an 4.

8. Notre grand-juge ministre de la justice et notre ministre de la police générale de l'Empire, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Signé, NAPOLEON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'état, Signé, H. B. MARET.

Pour copie conforme,

Le secrétaire-général de la préfecture de police, membre de la Légion d'honneur, signé, PUIS.

### ORDONNANCE.

Paris, le 8 avril 1808.

Le conseiller-d'état, à vie, chargé du 3<sup>e</sup> arrondissement de la police générale de l'Empire, préfet de police, et l'un des commandans de la Légion d'honneur,

Vu les lois des 28 mars 1792, et 10 vendémiaire an 4 ;

Vu le décret impérial du 18 septembre 1807, concernant les passeports ;

Vu enfin l'article 3 de l'arrêté du Gouvernement du 12 messidor an 8 ;

Et celui du 3 brumaire an 9,

Ordonne ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. Le décret impérial du 18 septembre 1807, concernant les passeports, sera imprimé, publié et affiché avec la présente ordonnance, dans le ressort de la préfecture de police.

2. Les passeports accordés pour voyager dans l'intérieur de l'Empire ou pour en sortir, tant aux Français qu'aux étrangers, n'étant délivrés que sur un papier d'un modèle uniforme, conformément à l'article 1<sup>er</sup> du décret impérial précité, toute personne du ressort de la préfecture de police ne peut voyager sans avoir obtenu un passeport dans la forme voulue par ce décret.

3. Tout individu voyageant sans passeport sera mis en arrestation, à moins qu'il n'ait pour répondant un citoyen domicilié.

4. Tout voyageur arrêté sans passeport sera détenu jusqu'à ce qu'il ait justifié être inscrit sur le tableau de la commune de son domicile.

A défaut d'en justifier sous vingt jours, il sera réputé vagabond et sans aveu, et puni comme tel.

5. Il est expressément défendu aux maîtres de postes, aux entrepreneurs de messageries, de diligences et de coches d'eau du ressort de la préfecture de police, de donner des chevaux aux voyageurs, de recevoir dans leurs voitures ou coches d'eau des voyageurs qui ne justifieraient pas des formalités voulues par l'article 2 de la présente ordonnance.

Ces dispositions ne sont pas applicables aux militaires porteurs de feuilles de route bien en règle.

6. Les maîtres d'hôtels garnis et logeurs du même ressort ne peuvent recevoir chez eux et loger aucun voyageur sans s'être assurés qu'il est porteur d'un passeport délivré sur papier uniforme, ou d'une feuille de route bien en règle.

Ils se conformeront d'ailleurs aux diverses dispositions des lois et ordonnances qui les concernent.

7. Il sera pris envers les contrevenans telles mesures de police administrative qu'il appartiendra, sans préjudice des poursuites à exercer contre eux pardevant les tribunaux.

### LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Lyon, du 9 avril.

48. 70. 39. 25. 40.



## INSTITUT DE FRANCE.

Notice des poésies manuscrites de feu M. Lebrun, lue par M. François (de Neufchâteau) à la séance publique de l'Institut du 6 Avril 1808.

Moins jaloux du présent que de l'avenir, M. Lebrun n'a pas publié de son vivant le recueil de ses œuvres poétiques. Il les corrigeait sans cesse et semblait n'être jamais content de lui-même. Il a laissé des matériaux considérables, que l'on s'occupe à mettre en ordre. Ces matériaux doivent fournir au moins trois volumes, distribués en huit parties. On croit devoir en donner une idée succincte, pour faire jouir d'avance les amateurs de la poésie et de la langue française, qui suivent avec intérêt les séances de la classe, de l'espérance de posséder bientôt cette collection, dont ils pouvaient présumer la valeur, mais dont quelques détails leur feront mieux apprécier l'importance. M. Lebrun a comparé le génie au phénix qui se consume pour renaître :

Au delà de ses jours, il commence sa vie.

C'est un de ses vers qu'on peut lui appliquer à lui-même.

L'édition projetée des poésies de M. Lebrun, doit comprendre, suivant la note qui nous a été communiquée par le dépositaire de ses manuscrits :

Premièrement. — Cent soixante odes de tout genre, piindariques, héroïques, morales, anacréontiques, et dont un très-grand nombre sont assez étendues. Elles forment cinq livres. Tous les genres y sont entremêlés, à la manière de celles d'Horace. C'est la partie de ses œuvres que l'auteur a le plus soignée, à laquelle il attachait le plus d'importance, et vraisemblablement celle qui contribuera le plus à sa gloire.

Secondement. — Quarante-cinq élégies, distribuées en quatre livres. Elles sont toutes en grands vers. On pourrait trouver que le ton et le style sont quelquefois fort au dessus du caractère naturel de cette espèce d'ouvrage, si l'élégie, telle qu'elle est dans Catulle, dans Propertius, quelquefois même dans Tibulle, ne s'élevait pas souvent jusqu'à la plus haute poésie.

Troisièmement. — Quarante épîtres dans tous les genres et de toutes les mesures de vers. La plus célèbre est l'épître sur la bonne et la mauvaise plaisanterie, qui est imprimée depuis longtemps. Plusieurs autres ne sont pas indignes de celle-là. Le plus grand nombre est inédit. Malheureusement il y en a beaucoup d'imparfaites.

Quatrièmement. — la Nature, poème en quatre chants, commencé dès la jeunesse de l'auteur, interrompu et repris à plusieurs époques, mais auquel il avait cessé de travailler depuis plus de vingt ans. Le premier titre de ce poème était les Avantages de la vie champêtre, et le but du poète avait été de faire sentir quels sont ces avantages pour la sagesse, pour la liberté, pour le génie et pour l'amour. C'est ce qui lui avait fourni la division de l'ouvrage et les titres particuliers des quatre chants. Le premier et le second chant sont très-incomplets, on n'en a trouvé que des fragments. Le troisième est le seul qui soit entier et mis au net, c'est celui du Génie. Le quatrième était le moins avancé, et ne fournira qu'un petit nombre de fragments.

Cinquièmement. — Les Vieilles du Parnasse, autre poème en quatre chants, aussi resté imparfait. L'auteur feint qu'Apollon et les Muses, réunis sur le Parnasse, dans les longues nuits d'hiver, en charment l'ennui par des récits intéressants. La sensible Erato raconte la fable d'Orphée et d'Eurydice; c'est la traduction de cette admirable clôture des Géorgiques. Calliope récite la mort de Nisus et d'Euryale, traduite d'un épisode non moins admirable de l'Enéide. Ces deux morceaux sont achevés, et l'on peut dire qu'ils le sont, dans quelque sens que l'on donne à ce mot. Thalie, pour égayer un peu la soirée, raconte l'aventure nocturne d'Hercule, d'Omphale et du dieu Faune, tirée du second livre des Fastes d'Ovide. C'est une imitation libre et en vers libres; l'auteur n'y a pas mis la dernière main. Enfin Apollon raconte à son tour l'histoire de Psyché, la plus belle des fables et la plus ingénieuse des allégories de l'antiquité. M. Lebrun, en abrégant ce récit, en a extrait ce qu'il y a de plus poétique. Il l'a conduit jusqu'au commencement des malheurs et les épreuves de Psyché. Ce qu'il en a fini, est peut-être ce qu'il a laissé de plus travaillé et de plus parfait.

Sixièmement. — Plus de cinq cents épigrammes sur toutes sortes de sujets, dans tous les genres et depuis le dixain jusqu'au distique. Elles seront divisées en plusieurs livres. L'auteur, à la manière des anciens, donnait le titre d'épigrammes à tous ces petits poèmes dont le peu d'étendue les rend propres, si l'on veut, à servir d'inscription. Les siennes sont tour-à-tour philosophiques, galantes, gales ou malignes,

toujours spirituelles et poétiques. C'est avec l'ode le genre de poésie auquel M. Lebrun était le plus naturellement appelé, et qu'il a le plus assiduellement cultivé jusqu'à la fin de sa vie. Cette aptitude particulière à tourner avec concision le dixain épigrammatique est un trait de ressemblance frappant entre lui et Jean-Baptiste Rousseau.

Ses épigrammes satyriques seront bornées par un sage éditeur, au nombre où M. Lebrun les aurait sans doute réduites, s'il eût fait lui-même le triage de ces aillies dans un instant de calme, et après les petits moments d'humeur qui les lui avaient dictées.

Septièmement. — Deux livres de poésies diverses, composées de toutes celles qui ne peuvent être classées dans aucune des divisions précédentes, vers de circonstance, de société, de galanterie, etc. etc. Le nombre en est considérable, mais sera aussi nécessairement réduit. Le portefeuille laissé par M. Lebrun, est très-riche; mais son luxe a besoin de quelques retranchemens, et il faut diminuer son opulence pour la faire mieux valoir.

Huitièmement. — Enfin, quelques morceaux et fragmens en prose, presque tous sur l'art des vers et le style poétique, objet dont ce grand poète s'est beaucoup occupé. On y pourra faire entrer quelques notes importantes, fidèlement copiées d'après celles qu'il écrivait au crayon sur des exemplaires de Malherbe et de quelques autres classiques français. On aura ainsi, du moins en partie, la théorie particulière, ou, si l'on veut, la poétique de M. Lebrun. Il avait l'enthousiasme de son art; et il l'étudiait sans cesse. Dans le Chant du Génie, on remarque sur-tout la différence qu'il met entre la prose ou le langage profane, et la poésie ou le langage des dieux :

La prose suit la gloire à pas lents et fideles;  
Pour l'immortalité les vers seuls ont des ailes.

Au surplus, l'éditeur des Œuvres de M. Lebrun sera souvent embarrassé de choisir entre des variantes nombreuses et brillantes, dont aucune n'avait pleinement satisfait l'auteur. Par exemple, on ne connaît pas pourquoi l'on ne retrouve plus aujourd'hui, dans le Chant du Génie, plusieurs beaux vers que nous nous souvenons de lui avoir entendu réciter à lui-même, il y a plus de 40 ans, (en 1767), tels que ceux-ci :

L'esprit éclate en vain, et sans l'art d'émouvoir  
Il prétend sur les cœurs un stérile pouvoir.  
Les doux chants de Virgile opposaient à l'Envie  
Les suffrages d'Auguste et les pleurs d'Octavie.

N. B. A la suite de cette notice, l'heure étant avancée, on n'a pu lire tout le Chant du Génie, qui comprend environ neuf cents vers. M. François (de Neufchâteau) en a détaché seulement le début, un morceau sur les images que la campagne fournit au poète, le portrait d'Homère, et la peinture du siècle de Louis XIV. Le morceau sur Homère, finit ainsi :

Trente siècles roulant sur les faibles mortels,  
Entraînant les États, les trônes, les autels,  
Loin d'engloutir Homère en leur course profonde,  
N'ont fait que l'élever sur les débris du Monde.

## LITTÉRATURE.

Mémoires historiques, ou Lettres écrites sous le règne d'Auguste; précédées d'un précis historique sur les Romains et les Gaulois, depuis leur origine jusqu'à la bataille d'Actium (1).

Voilà sans doute un titre intéressant, qui laisse ici d'autant plus de regrets, qu'il n'est pas rempli; et l'on construirait un plus grand édifice des matériaux mis en oubli, que des matériaux employés. C'est une pensée heureuse, mais qui a besoin d'être justifiée par l'exécution, que d'élever, sur le plan d'Anacharsis, un monument où revivie l'ancienne Rome, comme revit l'ancienne Grèce, dans le chef-d'œuvre de Barthélemy. Un Gaulois pouvait, dans la nouvelle conception, jouer le rôle que joue un Scythe dans la première; mais le Gaulois ne devait pas plus que le Scythe, se montrer avare de son temps ni de ses peines: il ne fallait pas, comme il l'annonce, que les longs ouvrages lui fissent peur.....

« Les longs ouvrages me font peur;  
« Loin d'épuiser une matière,  
« On n'en doit prendre que la fleur..... »

Morale qui convient au fabuliste, mais fort indécemment placée à la tête d'un ouvrage qui doit être vaste comme l'objet qu'il décrit.

A Paris, chez M<sup>me</sup> Desmarest, libraire, rue de l'Arbre-Sec, n<sup>o</sup> 16. — 1808.

Eh! voyons la chose comme il faut la voir. L'auteur a-t-il voulu être utile? n'a-t-il voulu qu'être agréable? Dans ce dernier cas, l'on peut dire qu'il a trop fait pour ses lecteurs; dans le premier, pas assez; qu'il n'a pas traité avec assez de légèreté, ou avec assez de profondeur, sa matière; qu'il est trop érudit pour les hommes du monde, et trop peu pour les hommes instruits.

Comme ouvrage de pur agrément, celui-ci renferme encore trop de science; comme ouvrage utile, il n'offre pas la vingtième partie de celle qu'on a droit d'y chercher; et celle qu'il offre est encore incomplète et sans importance. Un livre de cette nature, tel que l'on conçoit qu'il doit être, est une riche source où peuvent venir incessamment puiser le philosophe, le publiciste, l'historien, l'homme d'Etat, le magistrat, le guerrier, le poète, le moraliste, l'antiquaire, les artistes, les hommes de toutes les professions, etc.; il exigeait de la part de l'écrivain, quinze ou vingt ans de recherches et de réflexions; mais l'auteur de celui-ci nous a déclaré d'avance qu'il avait peur des longs ouvrages.

Ce qu'il n'a pas fait au surplus, il peut le faire, si j'en juge par quelques parties où la matière est envisagée avec moins d'indifférence: or c'est assez pour que la critique hasarde quelques conseils, ce qu'elle ne fait jamais dans les cas désespérés.

L'auteur parle à-peu-près de tout; mais au lieu d'approfondir, il effleure; et lorsqu'il s'arrête, il manque le plus souvent d'appergus et d'originalité. Ce qu'il dit a été dit. Ce qu'il semble donner comme de lui, appartient déjà à tout le monde. Son érudition, lorsqu'il se permet d'être érudit, (j'en excepte un petit nombre d'endroits où elle se fonde assez naturellement dans le récit), son érudition semble être étrangère et d'emprunt. L'on croit voir qu'il ne la possède au moins que de tout-à-l'heure, en sorte qu'elle est plutôt de la compilation que du vrai savoir. Elle n'a pas le tour heureux de celle de notre abbé Barthélemy, ni cette aisance que peuvent seules donner des méditations de longue date, quand elles ont, pour ainsi dire, roulé sur nos formes, les formes d'autrui, assimilés les substances étrangères et notre propre substance. Veut-on un exemple, entre mille, de cette différence frappante d'un écrivain à un autre écrivain; de celui qui, par une ancienne possession, s'est rendu propres les richesses qu'il a acquises, s'est rendu familier leur usage, par une habitude de jouissance, à celui qui ne vient, je ne dirai pas que d'acquiescer, mais que d'emprunter, et qui trahit la source de ces nouveaux fonds, par son embarras à en disposer, ou son inhabileté à leur faire changer de nature; il faut lire les chapitres de la Bibliothèque dans Anacharsis, et les comparer avec la Lettre 24<sup>e</sup>, où l'auteur du nouvel ouvrage décrit la bibliothèque de Pollion. Son récit n'est qu'une aride nomenclature des écrivains qui la composent.

Généralement parlant, dans ces lettres tout est incomplet. En traitant les mœurs des Romains, l'auteur a passé une foule d'usages qui sont d'autant moins indifférents, qu'ils sont caractéristiques. Ses tableaux sont des croquis. Le tableau des mœurs du temps d'Auguste ne devait pas être resserré dans le cadre de sa seule époque: il devait s'étendre, il devait nous montrer les siècles antérieurs, et la marche insensible des Romains vers leur décadence: les changemens et altérations opérés dans ces grands caractères eussent amené les changemens dans les lois. La simplicité ancienne eût contrasté avec le luxe moderne.

Il fallait marquer l'influence du génie romain sur le génie des autres peuples devenus ses tributaires, et par une sorte de revirement ou de réaction, l'influence du vaincu sur le vainqueur; il fallait suivre les progrès des arts, des sciences, des lettres; établir ce que le peuple-roi devait à la Grèce, ce qu'il ne devait qu'à lui-même; entrer dans de grands développemens sur sa politique toujours constante, toujours la même, soit dans la fortune, soit dans les revers; après cela, pénétrant jusques dans les détails, rendre les traits particuliers dont se compose un ensemble ressemblant, où l'homme avide d'instruction trouve à profiter. C'était peu de parler vaguement de leur religion; il nous fallait des remarques instructives et quelquefois philosophiques, sur les rites, les cérémonies, les différentes sortes de fêtes, l'origine, la cause et le but de leur institution; sur les prêtres, sur les temples ouverts, dès le matin, au zèle pieux; sur les invocations aux dieux célestes, vers les premières heures de la journée; sur celles aux dieux infernaux, vers les dernières.

C'était peu de nous annoncer la journée partagée en douze heures, il fallait apprendre à ceux qui l'ignorent, quelle en était la distribution; suivre cette journée partagée en quatre parties, puis la nuit en quatre veilles, la première *vespera*, la seconde *media*, la troisième *gallicinium*, la quatrième *conticinium*, heure où le coq cesse de chanter; indiquer son emploi à ses différentes



heures, etc. nous faire suivre, le matin, les jeunes gens qui se livrent aux exercices du Champ-de-Mars, les uns à cheval, les autres à pied, lançant le trait, dirigeant le palet, tirant l'arc, dans les lieux dits *Aræ*, *Areolæ*; et, de ces exercices, terminés à la neuvième heure, se rendant aux bains; nous faire connaître la description, la situation, la police, les abus de ces lieux publics.... (je n'indique ici que des traits); puis donner une idée juste, précise et complète des repas, du dîner vers midi, du souper, le grand repas pris en famille, d'abord *in atrio*, ensuite dans des salles à manger construites à dessein, presque toujours à l'étage le plus élevé de la maison. Il nous fallait encore la description des lits, des habits de table, sorte de robe plus ou moins légère selon la saison (*vestis cœmatoria*), qu'on passait au sortir du bain; des trois services, commençant presque toujours par les œufs frais, finissant par les fruits, d'où le proverbe *ab ovo usque ad mala*; des mets, des esclaves faisant le service, etc. Et c'était peu; l'auteur devait, connaissant à fond et sachant, je le dirai, par cœur les habitudes et la vie intérieure des Athéniens et des peuples de la Grèce, en tirer des rapprochemens avec la vie et les habitudes des Romains, en signaler les oppositions et les ressemblances.

Qu'importent quelques aperçus jetés au hasard et en fuyant, sur le barreau de Rome! Ce barreau n'offrait-il pas, comme celui d'Athènes, un grand spectacle intéressant, et dans son ensemble et dans ses particularités? Ne devait-on pas ici opposer tribune à tribune, éloquence à éloquence? Une digression savante et précise sur l'art oratoire différemment cultivé par les deux peuples, d'après la différence de leur système politique, eût-elle été un hors-d'œuvre en cet endroit?

Que de réflexions à faire à l'occasion des patrons et des clients! Que d'avantages dans cette institution, considérée dans son origine qui remonte à Romulus! Que d'inconvéniens, d'abus et de crimes, lorsque le patricien cessant d'être le patron d'un seul homme ou de quelques hommes, le devint d'une ou de plusieurs villes, ou de plusieurs provinces!

Je passe sur une foule de renseignemens politiques, civils, militaires qu'on est en droit d'exiger de l'auteur de ces Lettres; mais le commerce, mais la navigation devaient-ils être oubliés? Durant les premiers siècles, le Romain ne fut qu'un peuple guerrier; d'accord; mais, dans sa lutte contre Carthage, il sentit surtout le besoin d'étendre ses connaissances au-delà de ses camps. Le commerce ne fut jamais son but principal; mais il vint dans la suite soutenir, comme auxiliaire, ses vues ambitieuses. Avant la première guerre punique, les Romains, selon Polybe, n'avaient pas encore pensé à la mer. En adoucissant ce que cette décision a peut-être d'un peu tranchant, il sera vrai que ce ne fut qu'à cette époque qu'ils firent leurs premiers essais dans l'art de la navigation; que leurs progrès y furent rapides; car, lors de la deuxième guerre contre Carthage, Scipion avait déjà construit et armé, en quarante-cinq jours, vingt galères à cinq rangs, et trente à quatre. A défaut de bois fait, il avait employé du bois vert à la construction de sa flotte. Elle le transporta de Sicile en Afrique, où il battit Annibal; et à la fin de la troisième guerre qui dura cinq ans, les Romains brûlèrent les restes de la flotte carthaginoise. Peut-être, comme on l'a, je crois, remarqué, eussent-ils mieux fait de la conserver.

Le commerce réglé de Rome en Afrique ne date que de la prise de Carthage; mais il n'était pas indifférent de le dire, de le suivre de cette époque dans ses accroissemens, dans ses vicissitudes, sous le Grand-César et sous cet Auguste bien moins grand, mais plus heureux; de remonter même à ces époques par un aperçu historique de ses efforts, de ses succès, de son influence chez les grands peuples, chez les Egyptiens, les Phéniciens, les Tyriens, etc. etc. etc.

Le commerce et la navigation, source inépuisable de richesse, menaient à des développemens sur l'économie publique, source non moins féconde et plus sûre de prospérité, etc. Or, voilà ce qu'on chercherait en vain dans l'ouvrage que nous annonçons.

Je pourrais étendre beaucoup plus ces remarques générales. (L'on ferait presque un livre de la seule nomenclature des objets que l'auteur de celui-ci a oubliés, ou n'a pas exposés dans leur vrai jour;) et ces remarques me coûteraient d'autant moins, qu'occupé depuis dix ans du projet d'un même ouvrage, je rassemble, depuis dix ans, les matières qui en composent le fonds. Je vais me borner, en ce moment, à quelques réflexions particulières sur ces *Mémoires* dits historiques, et les considérer, non plus tels qu'ils devaient être, mais tels qu'ils sont.

Le discours préliminaire est formé en effet de rapprochemens historiques par époques. Ce discours a, par son genre même, un peu de sécheresse; mais sa lecture ne sera pas sans utilité pour ceux qui n'ont pas très-présents à la mémoire les faits importants de l'histoire romaine. Il doit donner plus d'intérêt à la lecture des Lettres

qui n'embrassent guère que le règne d'Auguste, jusqu'où conduit ce discours. L'auteur y énonce quelques opinions un peu tranchantes, lorsqu'il s'écrit, par exemple, parlant de Jules-César: « En vain la Grèce vante son Alexandre. Comme guerrier, César est autant au-dessus de lui, que le chêne robuste est au-dessus du faible roseau, etc. »

Le ton déclamatoire, déplacé par-tout, l'est particulièrement dans des lettres: or l'auteur de ces lettres prend quelquefois ce ton, entr'autres endroits lorsqu'il parle des *proscriptions de Sylla*. C'est avec le pinceau de Tacite, non avec celui de Lucain, qu'il en faut tracer la peinture.

Ces lettres sont semées de vers qui, généralement parlant, sont sans couleur, sans poésie, et remplis de négligences, mais quelquefois d'un tour assez élégant.

La prose offre trop souvent des fautes graves, ou des locutions de mauvais style, comme:

« Il a assez de mémoire pour s'en rappeler... »

« Mais telle ingrate, que tu sois... »

« Et l'on semble ainsi prendre à tâche de former la jeunesse dans l'immoralité, etc. »

« Au milieu des merveilles des arts qui inondent la métropole de l'Univers, etc. »

Mais ces lettres offrent aussi des passages pleins de sens et de justesse, tels que celui-ci:

« Térence a un genre tout différent de celui de Plaute. Décent par-tout, ne riant qu'avec réserve, ses drames sont d'une élocution parfaite. Tout y est rendu avec grace et élégance. Le style de Plaute est plein de nerf et de finesse. Le sel attique y est prodigué, et quoiqu'il le bon goût puisse être choqué quelquefois par ses jeux de mots et ses vers de toutes les mesures, on ne reconnaît pas moins cette touche mâle et lumineuse, ce ton comique qui couvre à propos du vernis du ridicule ce qui l'exige, et donne à la chose de l'expression et du mouvement. Plaute est, selon moi, le premier des comiques latins. Mais une remarque générale sur ces deux hommes de génie, c'est qu'ils ont peint à Rome les mœurs de la Grèce, but totalement contraire aux lois du théâtre qui semblent prescrire la peinture des mœurs du peuple pour qui la pièce est composée. »

Le *Voyage du Latium* présente plus d'intérêt que les *Lettres*, proprement dites, qui forment la première moitié de ce recueil. Il offre aussi plus de soin et de fonds dans les recherches, du moins dans quelques-unes, sur la musique, la gravure, la sculpture, la peinture, etc., que l'auteur a traitées ici avec plus d'étendue et de solidité.

L'auteur se trouve souvent, et cela doit être, en bonne compagnie. Il a dîné naguère avec Atticus, Cicéron, Népos, Agrippa, etc. Cette fois, le voilà transporté dans le séjour favori des grands de Rome!... Ah! que n'avez-vous vu Tibur? écrit-il; donc il est admis à Tibur dans la maison même d'Horace:

A ce repas, je fus admis.  
On y voyait le bon Virgile,  
Mécènes et son cher Batyle,  
Gallus et sa *Eythérés*.  
Horace, à côté de Lydie,  
Soupirait des vers amoureux;  
Tibulle était près de Délie,  
Et Propertius pour sa Cynthia  
Touchait son luth voluptueux.  
A grands flots coulait l'ambrosie,  
Les vers et les propos joyeux.  
Et ce banquet délicieux  
M'eût paru le banquet des Dieux,  
Si j'avais eu ma Quercilie.

L'imagination peut tout supposer, mais ne peut former sans doute une plus heureuse réunion que celle-là.

De là, à Tusculum, il a traversé les champs qu'ensembla le dictateur Cincinnatus; vu la maison paternelle des Catons, le palais de Lucullus; il a pensé quelques instans dans le cabinet où Cicéron écrivait ses *Tusculanes*....

Le voilà à Alba la longue:

... Longam multâ vi muniet Albam,

où naquit le sauveur de Romulus, le berger *Faustule*. Il a foulé le sol qui but le sang des Horaces et des Curiaces.

A Aricie, il a erré dans les sentiers où la sagesse conduisit Numa.

L'on sait quels souvenirs a dû réveiller en lui *Coriòles*, celui d'un héros meilleur fils que bon citoyen; et *Gaète*, plus fameuse par la mort du grand Cicéron, que par la nourrice d'Enée qui donna son nom à cette ville; et *Minturnes*, par les roseaux du Lyris; et *Suesse* qui regarde le mont Falerne; et *Capoue* où l'on veut, contre toute vraisemblance, que se soit oublié Annibal (de tels hommes ne font pas de

telles fautes), et *Naples*: etc., et *Puteôle* où se retira l'heureux Sylla après son abdication; et *Baies* célèbre par ses eaux thermales; et *Cumes*, voisine de l'*Averne*, par sa Sybille; *Caprée*, par ses voluptés de plus d'un genre; *Pompeïa*, *Herculanium*.... L'auteur prédit la ruine de ces deux villes. Voilà ce qui s'appelle être prophète sans coup férir. Je ne pense pas que l'abbé Barthélemy fasse de ces prophéties-là.

Il jette un coup-d'œil sur Marseille, coup-d'œil trop rapide.

Cet ouvrage, composé légèrement, est semé d'anecdotes, les unes trop connues pour que l'auteur dût peut-être prendre la peine de les rassembler, beaucoup d'autres moins familières, non assez intimement liées au récit; mais en général ces anecdotes réveillent d'agréables ou d'intéressans souvenirs. Le reproche tombera donc moins sur ce qu'on les rencontre ici, que sur la manière dont on les y rencontre. On désirerait qu'elles fussent elles-mêmes parties de la narration; qu'elles ne s'y montrassent pas détachées, comme dans les *Recueils d'Ana.* Mais j'en reviens toujours à ce que j'ai dit, en commençant: l'auteur, sur toute chose, devait donner de la consistance à son ouvrage, en n'y admettant que ce qu'offrait le sujet de considérations utiles. LAYA.

## POÉSIE.

### DIALOGUE entre un Poète et sa Muse.

#### LE POÈTE.

Quelle étrange fureur te porte à me poursuivre?  
Sans toi serais-je un sot, et ne saurais-je vivre?  
Muse, pour être heureux et pour me faire aimer,  
Ai-je toujours besoin d'écrire et de rimer?  
Eh! pour Dieu, laisse-moi m'occuper d'autre chose;  
Vaquer aux soins divers que le devoir m'impose.

#### LA MUSE.

Tu n'y vaqueras point; je me fais une loi  
De ne te point quitter, de m'attacher à toi,  
De t'occuper sans cesse, à la ville, au village,  
Et de ne point souffrir que ton esprit volage  
Jamais, en aucun lieu, puisse avoir d'autre emploi  
Que celui de rimer et de songer à moi.

#### LE POÈTE.

J'avais pensé d'abord, en te rendant hommage,  
Faire de cette intrigue un simple badinage;  
Te prendre, te quitter au gré de mes desirs,  
Comme un amant léger, amoureux des plaisirs;  
Mais en toi je crois voir une épouse acharnée,  
Qui fait valoir les droits d'un fâcheux hyménée;  
Qui du lit nuptial me faisant approcher,  
En vertu d'un contrat me force à me coucher...  
Tu le veux, j'y consens, et je reprends la plume;  
Mais en de vains projets mon esprit se consume:  
Sur des sujets tout neufs, il voudrait s'exercer;  
J'écrirais assez bien si je savais penser:  
Penser avant d'écrire est pourtant nécessaire;  
Je voudrais m'éloigner de la route vulgaire;  
Je voudrais que mes vers, semés de nouveaux traits...

#### LA MUSE.

Rime toujours, mon cher, tu penseras après.

#### LE POÈTE.

Que vais-je faire enfin?

#### LA MUSE.

#### Fais une tragédie.

Déterre dans l'histoire ou la mythologie  
Quelque vieil assassin, quelque illustre boutreut;  
Enchâsse ses forfaits dans un cadre nouveau;  
Fais dans tes vers sanglans, dans tes scènes hardies,  
Admirer ses fureurs aux tiennes réunies.  
Toucher ne suffit plus: tâche de faire peur;  
Sonde, avec Lémecier, les abîmes du cœur;  
Rajeunis à ton tour d'antiques parricides,  
En remuant encore la cendre des Atrides.

#### LE POÈTE.

Hélas! de tels sujets ne me conviennent pas;  
Et je n'ai pas de goût pour les assassinats.  
Je sais bien qu'aujourd'hui le parterre s'ennuie  
Quand tout ne finit pas par une hémorragie;  
Je ferais malgré moi plaisanter mes héros,  
Et les tiendrais toujours sains, gaillards et dispos;

#### LA MUSE.

Hé bien! puisque le sang te déplaît sur la scène,  
De Molière et Regnard aborde le domaine.

#### LE POÈTE.

Eh! que faire après eux? Ils ont tout moissonné...  
Il ne nous reste plus qu'un champ infortuné  
Tout couvert de chardons, de ronces, d'herbes fades...



## LA MUSE.

On y trouve du moins quelques garçons malades.

## LE POÈTE

Je voudrais faire rime, et je vois à regret  
Qu'on chercherait en vain...

## LA MUSE.

Je ris de ton projet.

Le rire est condamné dans ce siècle risible  
En bonne compagnie il n'est plus admissible;  
Il est aux boulevards à peine pardonné.  
Méprisé du beau sexe, il est abandonné  
Aux bourgeois du Marais, aux courtards de boutiques,  
Qui n'ont pas le moyen d'être mélancoliques.

## LE POÈTE.

Je renonce à briller au Théâtre-Français,  
Si la tristesse seule y donne des succès.

## LA MUSE.

Hé bien ! sur l'épopée il faut monter ta lyre ;  
Fais un poème.

## LE POÈTE.

Il faut que le public respire.

De poèmes sans fin nous l'avons harassé :  
On en a fait, je crois quatre cents l'an passé.  
Moi-même j'ai grossi le catalogue immense  
De ces productions qui désolent la France.  
J'ai, d'un ton didactique, appris à l'Univers  
L'art de boire et manger en quatorze cents vers.  
Tu le sais.

## LA MUSE.

Je t'attends aux œuvres fugitives.

La Loire ou le Lignon n'ont-ils pas sur leurs rives  
Quelques Amaryllis ou quelques Margotons,  
Que l'on puisse adorer et poursuivre en chansons ?  
Aux lieux qu'ont illustrés les Hylas, les Silvandres,  
On doit, même en vers durs, dire des choses tendres.  
L'amour te fournira mille termes charmans  
Qui font des vers fort beaux, quoique vides de sens.  
A des amis en l'air adresse des épîtres ;  
Dis-leur qu'ils sont du goût les souverains arbitres ;  
Ensuite, à leur défaut, réponds-toi poliment ;  
N'épargne pas l'éloge à ton petit talent.  
C'est ainsi qu'en usant d'innocents stratagèmes,  
Ceux qui manquent de gloire en composent eux-mêmes.  
Enfin, si ton esprit, sec, aride et brutal,  
Ne peut arriver même au plus froid madrigal,  
Les Grecs et les Latins ont de quoi te suffire,  
Ils sont là toujours prêts à se laisser traduire.  
Je t'offre leur esprit pour le mêler au tien :  
C'est un mélange utile, et qui ne coûte rien.  
Traduis-les en détail, pour épargner ta peine ;  
Donnes-en des fragmens une fois par semaine ;  
Et bientôt, sans efforts, avec l'aide du tems,  
Tu te feras un nom, de fragmens en fragmens.

## LE POÈTE.

J'emploierais volontiers ce moyen salutaire,  
Mais la langue des Grecs ne m'est pas familière ;  
Et souvent, pour comprendre un poète latin,  
J'ai besoin d'implorer l'aide d'un Calepin :  
Je craindrais de tomber en d'étranges méprises,  
Et de faire aux anciens dire quelques sottises.

## LA MUSE.

Je te tiens sur ce point suffisamment instruit.  
On ne lit plus, mon cher, les auteurs qu'on traduit.  
Il vaut mieux s'en fier aux versions en prose :  
Un poète traduit librement, et pour cause ;  
Il imite plutôt. Aux auteurs imites  
Il ne manque jamais de prêter des beautés....  
Horace, Juvénal, Ovide et leurs semblables,  
A force d'être beaux, ne sont plus connaissables.

## LE POÈTE.

J'adopte sur-le-champ ce commode travail.  
Horace me fournit une épître sur l'ail ;  
J'emprunte une tempête, un combat de Virgile ;  
Je cherche dans Homère une fureur d'Achille ;  
Je choisis dans Ovide, entre mille morceaux,  
Une métamorphose, un fragment du Chaos.

## LA MUSE.

C'est assez ; te voilà dans un chemin facile :  
Libre d'invention, ton esprit est tranquille.  
Dans le premier Musée entre sans compliment,  
Et demande à ton tour à briller un instant.  
Lis, du haut d'une estrade, entre quatre chandelles,  
Tes œuvres à-la-fois antiques et nouvelles.  
Par des gestes galans, par des airs gracieux,  
Des Saphos du quartier fixe sur toi les yeux.

Leurs mains à t'applaudir se tiendront toujours prêtes...  
Les braves partiront de toutes les banquettes...  
Que sait-on?... quelque jour, dans un heureux moment,  
La chose peut aller jusqu'au couronnement.

M. BERCHOUX.

## CONCERTS.

M. Libon, prévient le public que son Concert, dans lequel on entendra M<sup>lle</sup> Colbran, est remis au samedi 16 de ce mois, salle du Théâtre Olympique, rue de la Victoire.

S'adresser pour la location des loges au magasin de musique de M. Momigny, boulevard Poissonnière, n° 20.

## Prix des places.

Premières loges	12 f. c.
Secondes loges	10
Troisièmes loges	7 50
Baignoires et orchestre	6
Parquet	4
Quatrièmes loges	3

## GRAVURES.

Deux estampes au pointillé : *l'Instinct de la musique*, et *Il ne dansera jamais plus heureux !* d'après Mallet, par Prot ; dix pouces et demi de hauteur sur sept pouces et demi de largeur.

Prix, 3 fr. chaque, et le double avant la lettre comme en couleur.

A Paris, chez Ostervald l'aîné, rue du Petit-Lyon-Saint-Sulpice, n° 20.

Nous croyons que ces scènes aimables plairont aux mères de familles par la composition, ainsi qu'aux amateurs par la manière dont elles sont gravées.

On trouve chez le même, *Nina et Constance*, demi-gravure, et un grand nombre d'estampes agréables.

## LIBRAIRIE.

*Le Jardin des racines grecques*, mises en vers français, avec un Traité des particules, des prépositions et de la prononciation du grec moderne, un recueil alphabétique des mots français tirés de la langue grecque, et un extrait des observations de Walkenar, Lennep et Scheid, sur les mots primitifs et sur l'étude de l'analogie.

Deuxième édition, revue et augmentée par J. B. Gail, professeur de littérature grecque au Collège impérial de France. Tome VII de la collection in-12.

Prix ; 3 fr. relié en vélin.

A Paris, chez Auguste Delalain, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 38.

## LIVRES DIVERS.

*Code Napoléon*, décrété par le Corps-Législatif, le 3 septembre 1807 ; précédé des exposés des motifs par les orateurs du Conseil-d'Etat ; sur les formes extérieures du Code, et suivi des lois relatives aux adoptions, aux divorces et aux enfans naturels ; de l'arrêté contenant le mode de délivrance des dispenses relatives au mariage ; de l'arrêté contenant le tableau des distances de Paris à tous les chefs-lieux des départemens ; des lois réglementaires et interprétatives rendues par le Corps-Législatif pendant sa session de 1807, sur le taux et l'intérêt de l'argent, sur les inscriptions hypothécaires, etc. ; du sénatus-consulte sur l'ordre judiciaire ; d'une table analytique et raisonnée des matières, et de la table sommaire des objets de complément.

Edition des archives du droit français, conforme, pour le texte, à l'édition officielle.

Un vol. in-32. — Prix : 3 fr. 50 c., et 4 fr. 25 c. franc de port.

A Paris, aux archives du droit français, chez Clément, frères, libraires-éditeurs, rue de l'Echelle, n° 3, au Carrousel.

Parmi les jolies éditions du *Code Napoléon*, dont la librairie s'enrichit tous les jours, on distinguera facilement cette édition in-32 ; beaux caractères, papier fin, format commode, table analytique et raisonnée des matières, où sont posées les questions qui peuvent naître de chaque article ; tels sont les avantages qui se trouvent réunis en cette petite édition, destinée principalement aux étudiants en droit, et en faveur desquels on a mis cette table par question, dont la lecture seule doit exciter en eux une utile émulation, et leur rendre familières les dispositions du Code.

## COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>o</sup> ...	55 $\frac{1}{2}$	55 $\frac{1}{2}$
— Courant...	56 $\frac{1}{2}$	57
Hambourg...	180	179 $\frac{1}{2}$
Madrid eff...	15 80	15 65
— vales...		
Cadix effect...	15 80	15 65
— vales...		
Barcelonne eff...		
Lisbonne...	445 r	455 r
Livourne...	506	502
Naples...		
Milan...	7 16 6 d. p. 6 f	7 17 6 d. p. 6 f
Bâle...	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort...		
Auguste...	250	248
Vienne...	116	
St.-Petersbourg...		
Lyon...	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Marseille...	pair.	1 p.
Bordeaux...	pair.	1 p.
Montpellier...	p.	
Gênes effect...	4 76	4 72
Genève...		160 $\frac{1}{2}$

## EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100 c. j. du 22 mars 1808	84 fr. 60 c.
Idem. Jouis. du 22 sept. 1808	82 fr. c.
Bons de remboursement	fr. c.
Provisoire	fr. c.
Bons an 7	fr. c.
Bons an 8	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	1262 fr. 50 c.

## SPECTACLES.

*Académie Impériale de musique.* Aujourd'hui, Chimène, et les Amours d'Antoine et de Cléopâtre.

*Théâtre-Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, Manlius, et les Originaux.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, Bon Naturel et Vanité, Ordre et Désordre, et Claudine, de Florian.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, M<sup>lle</sup> de Guise, et....

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui,....

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Aujourd'hui, les Pêcheurs Catalans, la Femme médecin, M. Quinquina et M<sup>lle</sup> Bourache. — Jeudi, sans remise, Peau-d'Ane.

*Cirque Olympique de MM. Franconi, fils.* Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, et les Quatre Fils Aymon.

*Salle Montansier, Palais du Tribunat.* Aujourd'hui, Tours d'agilité et de force, danse de corde, grands exercices des chiens et singes savans, la grande voltige par un singe.

*Panorama.* Les vues de la ville d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal ; l'entrée est par la cour des Fontaines, n° 1.* — Tous les jours, à huit heures du soir.

*Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle-Saint-Honoré, Hôtel des Fermes.* M. Olivier donnera tous les jours, à sept heures et demie précises, les mêmes tours et divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour. — Dimanche prochain, la clôture définitive.

*Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des différens peuples, rue de Seine, faubourg St.-Germain, n° 8.* — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc., est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.

*Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue Neuve de la Fontaine-Michaudière, en face de la Gaillon.* Spectacle aujourd'hui, M. Pierre continue les pièces nouvelles annoncées par les affiches. Ce spectacle ingénieux continue toujours d'obtenir les suffrages du public.

A PARIS, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du Moniteur, rue des Poitevins, n° 6.